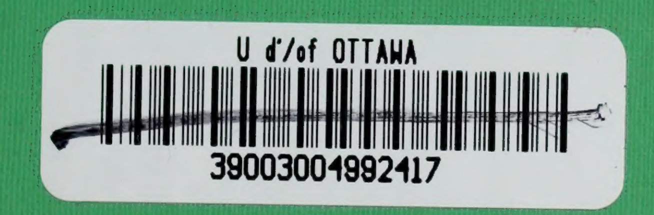

U d'/of OTTAWA
39003004992417

ÉCHO ET NARCISSE

COMÉDIE EN UN ACTE EN VERS

représentée pour la première fois

au théâtre des Champs-Élysées, le 28 mai 1919

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1919.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La Dame aux lévriers........................ 1 volume.

Le Cyclope, drame satyrique imité d'Euripide, en deux actes et en vers .... —

Électre, tragédie d'après SOPHOCLE, en trois actes et en vers........................ —

(Couronné par l'Académie française, prix Toirac 1917.)

Saül, tragédie en cinq actes et en vers, suivie d'**Antigone**, tragédie en quatre actes et en vers.......... 1 volume.

Sophonisbe, tragédie en quatre actes, suivie d'**Inès de Castro** et de **Méléagre et Atalante**.......... —

(Couronné par l'Académie française, prix Toirac 1913.)

Sainte Cécile, tragédie-mystère, en trois actes et en vers, suivie de **Madeleine**, précédées d'une lettre-préface de S. E. le cardinal AMETTE, archevêque de Paris. 1 volume.

CHEZ ALPHONSE LEMERRE

Avila des Saints........................ 1 volume.

(Couronné par l'Académie française.)

Le Pervers sentimental........................ —

(Couronné par l'Académie française.)

CHEZ EMMANUEL VITTE

Poètes chrétiens........................ 1 volume.

CHEZ JOUVE

Classicisme et Catholicisme........................ 1 volume.

A LA « RENAISSANCE DU LIVRE »

Le Symbolisme........................ 1 volume.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Circé, comédie en trois actes........................ 1 volume.

D'Eschyle à Curel........................ —

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24332.

ALFRED POIZAT

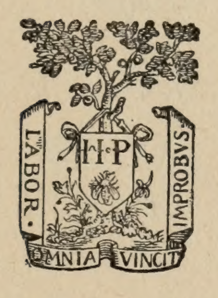
ÉCHO ET NARCISSE

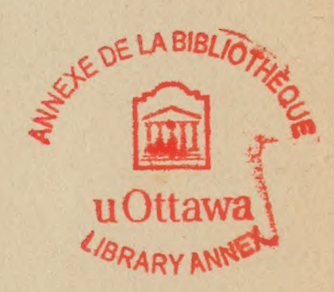
COMÉDIE EN UN ACTE EN VERS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, LE 28 MAI 1919

LES SERBES — LATONE



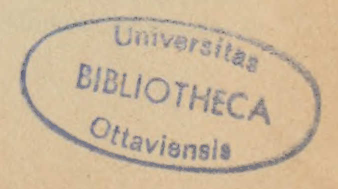


PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e



ÉCHO ET NARCISSE [1]

A ma femme, cette pièce composée pour elle et sous ses yeux, pour qu'elle y retrouve le reflet de mon rêve et l'écho de mes sentiments tout bruissants d'elle.

(1) Représenté pour la première fois, le 28 mai 1919, à la Comédie des Champs-Élysées. Une répétition générale privée en avait été donnée, en présence de M. Vénizélos et en son honneur, par la troupe de la Ghilde dramatique de l'Œuvre Saint-Luc, le 5 avril 1919.

PERSONNAGES

ÉCHO. . . .	Mlle Suzanne Forey.
NARCISSE. .	Mlles Boitel, puis Gonnelle et enfin Marguerite Sidor.
SILVIUS. . .	M. Temersohn.
SERENUS. .	M. Moreau.
LIRIOPE . .	Mlle Gonnelle, puis Mlle Conti.
BATYS. . . .	Mlle Barny.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉCHO *seule, assise auprès d'une source.*

J'ai quitté ma couche au matin.
L'Aurore n'avait pas éteint
Le Chariot ni la Grande Ourse.

Sous les rocs, par les chemins creux,
Avec mon cœur si douloureux,
Loin du vallon, j'ai pris ma course.

Vers la solitude des bois,
Ainsi qu'une biche aux abois,
J'ai fui, portant au cœur ma peine.

J'ai fui, traînant mon cœur si lourd,
Mon cœur endolori d'amour,
Et viens pleurer à la fontaine,

Pleurer mon amour dédaigné,
Et d'un cœur qui a tant saigné
L'attente si longue et si vaine!

O voix apaisante de l'eau,
Qui dis ta chanson au roseau,
N'es-tu pas l'instrument des tristes?

Mon âme, pleine de sanglots,
Vient demander, au bruit des flots,
Que tu la berces et l'assistes.

Que tu la berces de ces sons,
Où vivent les vieilles chansons,
Que sait ta mémoire d'aïeule

Et qu'achève le plus souvent,
Mêlée à la chanson du vent,
Ta flûte qui soupire seule,
Ta flûte de cristal, chère à qui va rêvant.

Mais que vois-je? Espoir inutile!
Ah! fâcheux contretemps! Voici mes amoureux.
Hélas! où trouver un asile
Qui m'abrite contre eux?
Ils viennent tout fleuris pour célébrer ma fête.
Mais à leurs voeux je n'ai ni le cœur, ni la tête,
Et ce lieu pour rêver était pourtant si doux!
Derrière ces bois, vite, cachons-nous.

(Elle se cache. Entrent Silvius et Serenus.)

SCÈNE II

SILVIUS, SERENUS

SILVIUS

Eh quoi! personne encore? Ah! vraiment, elle abuse!
Je crois qu'à nos dépens la coquette s'amuse.
Il suffit qu'on lui coure après,
Pour qu'alerte elle se dérobe.
Se lasse-t-on? Son rire frais
Sonne et l'on entrevoit fuir un bout de sa robe.
On s'imagine bien caché
Sous les bois ombreux, loin des routes,
Mais dans quelque creux de rocher
Sa fine oreille est aux écoutes.
On est sans défiance. On devise entre amis
Et voilà que le mot, à peine est-il émis,
De l'autre bord des eaux vous revient équivoque.
Vous vous débattez dans le quiproquo.
C'est la malicieuse et la bavarde Echo
Qui vous contrefait et se moque.

SERENUS

Certes, la singulière enfant que nous aimons
Semble obéir parfois à de méchants démons
Qui lui soufflent l'espiègle rire.

Mais le ton qu'elle prend n'est pas toujours moqueur
Et les mots qui partent du cœur
Sur quel air de tristesse elle sait les redire!
Mais comme un doux adieu, déchiré de sanglots,
Dans son âme se répercute et se prolonge,
S'agrandit des soupirs des bois, du bruit des flots
Et revient tout chargé de songe!
Confidente très douce au véritable amant,
Ce qui manquait aux mots, son âme le devine
Et le langage humain mystérieusement
Se dépouille et devient un céleste instrument,
En passant par sa voix divine!

SILVIUS

Je fus plus d'une fois frappé de cet accent
D'âpre mélancolie et de grâce rêveuse.
Si la métamorphose est à peine douteuse,
Le temps qui la vit faire est toutefois récent.
Je ne sais si la cause en est pour nous heureuse.
Echo, la folle Echo me paraît amoureuse.
Mon cher, préparons-nous à de cuisants chagrins,
Car ce n'est pas de toi ni de moi, je le crains.

SERENUS

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ont commencé mes craintes

SILVIUS

Du moins, c'est d'aujourd'hui qu'elle entendra mes plaintes

SERENUS

Quoi! de l'interroger aurais-tu le projet?

SILVIUS

Elle s'expliquera tantôt à ce sujet.

SERENUS

Je préfère ignorer et garder l'espérance.

SILVIUS

Je préfère savoir et finir ma souffrance.

SERENUS

Est-ce aimer que risquer la désillusion ?

SILVIUS

Vouloir douter est-il signe de passion ?

SERENUS

Qui ne doute paraît trop sûr de son mérite.

SILVIUS

Mais qui doute de son bonheur, s'en déshérite !

SCÈNE III

LES MÊMES, ÉCHO

ÉCHO

Quelle subtile escrime et quel assaut d'esprits
Se livrent entre eux deux ces amants incompris!

SILVIUS

Quoi, tu nous écoutais, maligne Echo?

ÉCHO

Sans doute!
Pour pouvoir répéter, faut-il pas que j'écoute?

SILVIUS

Et tu ne rougis pas de faire un tel aveu?

ÉCHO

Rire des sots fait tant de bien, coûte si peu.

SILVIUS

C'est moi certainement que vise la réplique!

ÉCHO

Elle doit convenir certe à qui se l'applique.

SERENUS

Sois prudente. On m'a dit qu'au fond de ces forêts
Ton oreille a surpris de célestes secrets

Et qu'Apollon s'est plaint de ta langue bavarde.
Ah! chère Écho, les dieux se vengent, prends-y garde.

SILVIUS

Prends garde, car le vieux Saturne avec sa faux
Dont sans cesse sur nous il aiguise la lame,
Moissonne nos vertus, épargne nos défauts
Qui grandissent jusqu'à nous remplir toute l'âme.
Et pareils à ces guis, parasites gourmands,
Qui, décorant le chêne, en épuisent la sève,
Ces défauts, si jolis d'abord et si charmants,
Dans le cœur desséché font mourir jusqu'au rêve.

ÉCHO

Peut-être as-tu raison, Silvius. En vérité
Le rêve n'est pas mort en moi, mais la gaîté.

SERENUS

Silvius à ton égard me semble trop sévère.

ÉCHO

Puisqu'il a commencé, mieux vaut qu'il persévère.
Il me donne le droit de parler librement,
Et puisque sur lui-même il veut mon sentiment,
Puisqu'il veut entre vous que mon cœur se prononce,
Je ne lui ferai pas attendre ma réponse.
Mais ton cas, Serenus, touche de près au sien.
Si j'aime l'un, que fera l'autre? Oh! je sais bien
Qu'aucun de vous ne croit possible d'être l'autre.
Imaginez pourtant qu'un tel sort soit le vôtre :
Tout arrive et l'Amour, qui manque d'équité,
Récompense souvent qui l'a moins mérité.

Je vous sais, d'autre part, gens de bel équilibre.
Si le cœur est touché, la raison reste libre.
Je sais que vous m'aimez tous deux, je vous le rends
Comme à de vieux amis, comme à de bons parents
Qui, même si leur cœur sous la peine se creuse,
Sauront se réjouir de me savoir heureuse.
Après tout, il faut bien se contenter de peu
En ce monde où chacun souffre et sent comme il peut.

SERENUS

Eh bien! la chose est-elle assez élucidée,
Silvius? Es-tu content? Vraiment, a-t-on idée
D'accommoder l'Amour de semblable façon,
Comme un pédant qui vient donner une leçon?
Le pis est que tu m'as entraîné dans ta chute.

ÉCHO

Le sort qui vous épargne une tout autre lutte
Vous laisse assez d'esprit pour y pouvoir puiser
Cent motifs de sourire et de vous apaiser.
Du moins, en souvenir de votre rêve en fuite,
Tant de beaux sentiments n'auront-ils point de suite?
Et si la pauvre Écho réclame votre appui,
L'abandonnerez-vous sans conseil aujourd'hui?

SILVIUS

Ainsi, tout étourdi du coup que tu m'assènes,
Sans même dételer, tu me remets les rênes.
Amoureux évincés, nous passons confidents,
Et chassé de ton cœur, tu m'y pousses dedans
Et m'y fais rentrer par l'escalier de service!
Commande, et de nos cœurs dispose à ton caprice.

ÉCHO

Je crois que tous les deux vous connaissez Narcisse.

SERENUS

Oui, comme on peut connaître un fauve enfant des bois,
Qui ne parle à personne et qu'on a vu deux fois.

ÉCHO

A-t-on appris du moins quelle est son origine?
On dit qu'il est issu d'une race divine.

SILVIUS

Sa mère Liriope est née en ce pays.
C'est la fille de cet ivrogne de Batys.
Si d'autres dons il n'a qu'une faible réserve,
En revanche, le vieux ne manque pas de verve,
Et comme compagnon, il est fort amusant.
Mais comme père, il est plutôt insuffisant.
Sa fille disparut : il courut, à l'époque,
Sur ce brusque départ plus d'un bruit équivoque.
Peu à peu cependant, le silence se fit;
Elle revint, voici deux ans, avec ce fils
Qu'elle dit en effet avoir eu du Céphise,
Qui dans ses flots impétueux l'aurait surprise.
Le dieu n'a témoigné pour sa paternité
Qu'une sollicitude abstinente et légère
Jusqu'ici; toutefois, il n'a pas protesté
Contre l'assertion du fils et de la mère.
Quant à ceux-ci, terrés, la nuit, dans les taillis,
Ils errèrent longtemps mendiants et sauvages.

Un peu plus tard, je sais qu'ils furent recueillis
Par le vieux Tirésias, alors dans ces parages.
Aveugle, le devin se servait de leurs yeux
Pour les signes écrits sur la carte des cieux
Ou le vol suggestif des oiseaux. Liriope
Voulut que de son fils il traçât l'horoscope.
Or, le livre stellaire avec soin consulté
Répondit que l'enfant mourrait de sa beauté.
Aussi, dès qu'il fut grand, veilla-t-elle jalouse
A détourner son cœur de choisir une épouse,
Et loin de toute femme âprement l'éleva,
De peur qu'en ayant vu quelqu'une, il n'en rêvât,
Car à se faire aimer la plus simple est experte
Et quiconque s'y fie y peut trouver sa perte.
Mais contre le destin, notre regard est court
Et souvent en pensant l'éviter, on y court.

ÉCHO

Dieux, écartez de lui ce funeste présage!
C'est votre œuvre, après tout, que ce charmant visage.

SILVIUS

Je n'aime pas beaucoup ces beaux adolescents
Qui mêlent, par un trouble où se trahit leur âme,
Une grâce virile aux traits fins de la femme
Et passent, à la fois hautains et languissants,
Sans qu'on puisse savoir si les ardentes ombres
Dont s'emplit leur regard profond
Sont celles que leurs longs cils font
Ou ne remontent pas plutôt de leurs cœurs sombres.

De tels êtres ainsi déviés me font peur.
Ce sont monstres, chez qui le regard est trompeur.
Mais au fait, cher Écho, tu parais le connaître,
Il t'a vue et déjà vous vous aimez peut-être !

ÉCHO

C'était ici, c'était le matin, je chantais,
Tout à coup j'entendis remuer le feuillage.
Dans un flot de lumière apparut son visage.
Il me demanda qui j'étais,
Me dit qu'il me trouvait jolie.
Ses grands yeux exprimaient le plus timide émoi.
Je lui fis signe : il vint s'asseoir auprès de moi.
Il me dit qu'il portait avec mélancolie,
Dans le cœur d'un mortel, tous les désirs d'un dieu
Et que sa vie, hélas ! contrariée et brève,
En lui passerait comme un rêve,
Comme un brillant nuage aux pentes du ciel bleu.
Je l'écoutais, ensemble attendrie et charmée,
Songeant qu'il serait doux d'aimer et d'être aimée
De ce jeune homme triste et confidentiel,
En qui je croyais voir un exilé du ciel.
Mes yeux répondaient seuls, cependant que, ravie,
Je l'entendais conter l'histoire de sa vie
Tout entière écoulée errante au fond des bois.
Voyant ses pleurs, je veux le consoler ; ma voix
L'étonne, il me regarde ; un grand doute l'effleure.
Reconnaissant la voix qui chantait tout à l'heure,
Il ne réussit pas à s'expliquer comment
Elle pouvait planer alors sur l'avenue
Vive, ailée et sur son propre vol soutenue,

Dans l'air qu'elle fendait harmonieusement.
« Tout à l'heure, ton chant passait au haut des branches
Plus sonore et plus doux que le chant des oiseaux.
Maintenant, je te vois assise au bord des eaux.
Qu'as-tu fait, me dit-il, de tes deux ailes blanches?... »
Lorsque, enfin, il comprend toute la vérité,
Et que je ne suis point l'oiseau-femme qu'il pense,
Qui, fluide, dans l'air en chantant se balance,
Il incline la tête et paraît attristé :
« Les choses sont toujours tellement dépassées,
Gémit-il, par l'attente où montent mes pensées! »
Et moi qui le trouvais d'autant plus noble et beau
Qu'un mal prématuré le menait au tombeau,
De son charme mortel je ne pus me défendre.
Je l'aimai : j'eus le tort de le lui faire entendre.
Son sort me paraissait si digne de pitié!
Et l'Amour, en ce temps, pour moi n'était encore
Qu'un nom plus doux entre les noms de l'amitié.
Eut-il la vision du destin? Je l'ignore.
Il s'éloigna. Depuis, je le cherche, il me fuit.
Je ne puis deviner ce qui se passe en lui.
C'est en vain que, dans mon délire, je l'appelle,
Il m'abandonne seule à ma peine cruelle.
Ses dédains affectés m'ôtent jusqu'à l'espoir,
Hélas! d'en être aimée et même de le voir.

SILVIUS

Tiens, le voici là-bas. Il s'avance, il recule.
Il s'approche, il s'arrête, il revient sur ses pas.
Un grand désir emplit ses yeux de somnambule,
Il regarde sans voir et ne nous entend pas.

ÉCHO

Tu dis vrai. C'est Narcisse. Il parle seul, il rêve.
A sa vue, un grand trouble en mon âme s'élève.
Je sens battre mon cœur et fléchir mes genoux.
Dans l'état si peu calme où je suis, je préfère,
Invisible, observer de loin ce qu'il va faire.
Ne le réveillons pas, de grâce. Éloignons-nous.

(Ils s'éloignent. Narcisse se croit seul.)

SCÈNE IV

NARCISSE, ÉCHO

NARCISSE

Cette source m'attire.
Ces bords fleuris, ces bois, ce silence enchanté.
Cet air si pur que l'on respire,
M'annoncent le séjour d'une divinité.
J'ai souvent entendu dire qu'au clair de lune
Les Nymphes viennent folâtrer.
Hélas! je n'en pus rencontrer
Jamais l'ombre d'une!
Il est vrai que jamais, avant ce clair matin,
Sur les bords d'aucune fontaine,
Je n'ai penché mon front, marqué par le Destin
Pour un étrange amour et pour la mort prochaine.
Mais je sais que c'est là, c'est là, sous le cristal
De cette eau froide et transparente,
Qu'enfin je trouverai l'amour doux et fatal
Dont le pressentiment me hante.
Qu'ils doivent être beaux, tes yeux.
Être pur et mystérieux,
Qui présides à cette source!
Ne repousse pas le chasseur
Altéré de sa course,
Qui te demande à boire, ô douce et chaste sœur!

Quoique mortel, je suis fils du Céphise.
Ma mère me conçut autrefois dans les flots
Du fleuve qui l'avait surprise.
Et je vis dans les bois, fier de mes javelots.

(Il se penche comme pour boire.)

O vision, qui semble un rêve,
Sous la face de l'eau tout un monde se lève,
Tout un monde léger, presque immatériel,
Une construction de lumière et de gel,
D'autres forêts, d'autres rochers, un autre ciel.
La reine de ce frêle empire,
O prodige, est venue à moi
Et pour écarter mon émoi,
A mon sourire elle répond par un sourire.
Belle, je la savais, mais non, en vérité,
D'une si gracieuse et touchante beauté.
Et pour se faire plus jolie,
Sur son regard elle a jeté
Ce voile de mélancolie.
Dans ses yeux passe un doux souci,
Mais je n'y lis aucun reproche.
A mesure que je m'approche,
Voilà qu'elle s'approche aussi.
D'habits, pareils aux miens, elle s'est revêtue.
Sur son épaule nue
Flottent de blonds cheveux qu'agite le zéphir.
O déesse, peut-on supporter sans mourir
Le charme de ta vue!
Mon cœur, mon pauvre cœur mortel,
Où l'amour pour jamais s'allume,

Devant toi se consume
Comme un flambeau sur un autel.
Mais tu ne réponds pas! Pourquoi donc, ô déesse?
Je devine à ton air d'embarras, de tristesse,
Que tu subis quelque implacable loi;
Si tu ne peux parler, oh! du moins, permets-moi,
A travers ton palais de verre
De toucher ta main, ta main seulement.

(Il plonge la main dans l'eau qui se trouble.)

Malheureux, que viens-je de faire?
Hélas! fatal aveuglement!
De ce monde idéal et paisible, mon geste,
En troublant du cristal la pureté céleste,
A provoqué l'écroulement.
Tout se dissipe en un moment.
Et je n'ai pu toucher l'âme de la fontaine.

ÉCHO, *se rapprochant.*

Je l'entends mal. Sa voix m'arrive trop lointaine,
Au sens des mots qu'il dit je n'ose me fier.
Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier?
Mais que vois-je? Sur l'eau tranquille,
Que son œil semble interroger,
En quelque vision plongé,
Le beau chasseur est immobile.
A terre est étendu son arc.
La brise autour de lui s'est tue,
On le prendrait pour la statue
De la source ou le dieu du parc.

NARCISSE

Puisque rien de ta voix n'arrive à mon oreille,
Puisque m'est interdit l'espoir
De t'atteindre, ô chère merveille,
Ne me dérobe pas le plaisir de te voir.

ÉCHO

Avec qui parle-t-il ? A quelle autre s'adresse
Ce discours où palpite un si tremblant émoi?
Le froid Narcisse est donc capable de tendresse,
Hélas ! et ce n'est pas pour moi !

NARCISSE

Auparavant, Echo me semblait belle,
Mais depuis que j'ai vu tes yeux, tes yeux divins,
Je n'éprouve plus que dédains
Lorsque je me ressouviens d'elle !

ÉCHO

L'ingrat ! comme il s'entend à me faire souffrir !
Aux pieds de sa maîtresse il faut qu'il me ravale !
Approchons-nous pourtant et dussé-je en mourir,
Voyons quelle est cette rivale.

NARCISSE

O miracle ! Pendant que d'elle je parlais,
Echo près de moi s'est glissée.
Elle est debout, sous l'onde, où brille ton palais.
Par où donc est-elle passée?

Ah! fâcheuse aventure, événement fatal!
C'est la mauvaise destinée
Sur mes pas acharnée,
Qui, dans ton palais de cristal,
A réussi sournoisement à l'introduire.
Contre moi cette Echo travaille sûrement.
Dans ton esprit elle cherche à me nuire.
O déesse, ne la crois pas. Elle te ment.

ÉCHO

Que dit-il? Que viens-je d'entendre?
Injuste et cruel amant,
D'un amour si tendre
Est-ce là le paiement?

NARCISSE

O ciel, vit-on jamais personne
Se débattre en tel embarras!
Comment le corps, étant là-bas,
Est-ce ici que la voix résonne?

(Apercevant Écho.)

Comment en deux endroits différents et distants,
Puis-je t'apercevoir à la fois? Es-tu double?
O dieux, que tout cela m'épouvante et me trouble!
Posséderais-tu donc deux corps en même temps?

ÉCHO

Narcisse!

NARCISSE

Écho, je t'en supplie.
Chère Écho de mes yeux, oh! dis, Écho jolie,

Enseigne-moi comment tu fis pour pénétrer
Dans la cristalline demeure,
Pour qu'à mon tour j'y puisse entrer,
Pour que je parle à la déesse et que je meure.

ÉCHO

A quoi penses-tu, malheureux ?
Ton ignorance est-elle à ce degré profonde
Que tu veuilles, sous l'onde,
Approcher un reflet, atteindre un spectre creux ?
Au lieu de l'ombre opaque et noire,
Qui le long des murs nous poursuit,
L'eau curieuse reproduit
Nos traits vivants sous sa moire.
Tu vois mon reflet près du tien.
Mais si je m'éloigne, il n'en reste rien.
Mon image, à présent, t'y paraît assombrie,
C'est qu'à peine je puis retenir un sanglot.
Mais pour la faire rire, il suffit que je rie.
Fantasmagorie
De la lumière et jeu mystérieux de l'eau !
La réalité, sitôt qu'elle y plonge,
S'y transfigure et prend l'apparence du songe.

NARCISSE

De me tromper, Écho, tu t'efforces en vain,
Je vois clair dans ton artifice.
Tu veux me détourner de mon espoir divin,
Tu crains que je ne réussisse.

Eh quoi! ce col pur, ce beau front
Et les roses de cette joue
Et cette chevelure où la clarté se joue
Et cet œil noir, si doucement profond,
Tout cela ne serait qu'une ombre?

ÉCHO

Une ombre, où se reflète un visage très beau.
Ton ombre, comme toi belle et comme toi sombre.

NARCISSE

A t'en croire, cette eau ne serait que de l'eau,
Et dans une fontaine attendre une naïade
Ne serait à tes yeux que le fait d'un malade!

ÉCHO

Je ne puis que te dire, une seconde fois,
Les choses que je vois et comme je les vois?

NARCISSE

Moi, par delà l'aspect des choses, je devine
Que se cache une vie enchantée et divine.

ÉCHO

Ceci n'empêche pas qu'il est fort peu courtois
Et même un peu malsain, qu'un garçon de ton âge
S'attarde à contempler si longtemps son visage.
Ce que tu vois n'est pas une nymphe, c'est toi!

NARCISSE

Echo, je goûte peu ces façons familières.
Fils d'un dieu, mon esprit a reçu des lumières

Dont ton esprit borné ne peut avoir soupçon
Et j'estime n'avoir nul besoin de leçon.

ÉCHO

Si tes yeux dans mon cœur douloureux pouvaient lire,
Tu verrais que j'ai du chagrin jusqu'au délire,
T'aimant comme je fais, de t'irriter ainsi.
Ah! Narcisse, que j'ai de peine et de souci!
A qui murmurais-tu ces beaux mots de tendresse
Qui me rendaient jalouse?

NARCISSE

Eh bien! à la déesse
De la source, ne t'en déplaise.

ÉCHO

Illusion!

NARCISSE

Dis plutôt souveraine et pure passion.

ÉCHO

Aimer une ombre est-il de plus grande folie?

NARCISSE

Son visage n'est pas de ceux que l'on oublie.

ÉCHO

D'un si bizarre amour que peut-il advenir?

NARCISSE

Je vivrai pour cette ombre et dans son souvenir.

ÉCHO

Elle t'entraînera plutôt au noir Cocyte.

NARCISSE

Un monde, d'où le rêve est absent, ne mérite
Ni le moindre regard, ni le moindre regret.

ÉCHO

Insensé, qui, sans voir mes larmes, s'en irait,
Furieux et cédant au destin qui l'entraîne,
Dans la nuit du tombeau poursuivre une ombre vaine!

NARCISSE

Je comprends ton dépit et te plains, pauvre Écho.
Que veux-tu? Ton amour a regardé trop haut.
Fils d'un fleuve, je suis de trop grande noblesse,
Pour que jusques à toi mon regard se rabaisse.
Un tel amour pour moi n'est pas assez.

ÉCHO

Assez!

NARCISSE

Mais ce que veut mon cœur, je le sais.

ÉCHO

Je le sais.

NARCISSE

Elle dit que je cours après une ombre.

ÉCHO

Une ombre!

NARCISSE

Qu'aux enfers m'emporte un essor sombre.

ÉCHO

Sort sombre!

NARCISSE

Déesse, si je meurs, tu sais pourquoi

ÉCHO

Pourquoi?

NARCISSE

Je suis uniquement épris de toi.

ÉCHO

De toi!

NARCISSE

Qu'as-tu donc à redire ainsi chaque parole?
Est-ce par moquerie ou deviendrais-tu folle?

ÉCHO

En t'écoutant, cruel, je reste sans pensers,
De tendresse hébétée;
Dans ma mémoire dévastée
Les mots, comme un troupeau peureux, sont dispersés.
Et pour répondre à ta colère,
Mes esprits interdits,
Au risque encor de te déplaire,
Ne trouvent que les mots méchants que tu me dis.
Mais j'aperçois ta mère!...

(Arrivent Liriope, Batys, Silvius, Serenus.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LIRIOPE, BATYS, SILVIUS, SERENUS

LIRIOPE

Écho, que signifie
Cette figure en deuil par les larmes bouffie?
Pourquoi ce trouble étrange où tous deux je vous vois
Et l'altération subite de ta voix?

ÉCHO

Liriope, vous craignez peut-être qu'il ne m'aime?
Rassurez-vous, il n'a pour moi que du mépris.
De son propre visage, hélas! il s'est épris,
Il est éperdument amoureux de lui-même.

LIRIOPE

Que dis-tu?

ÉCHO

Regardez. Il est sur l'eau penché,
Il contemple son ombre, il voudrait la toucher.
Il lui parle à voix basse, il lui dit qu'il l'adore.
Il lui fait les doux yeux, il l'appelle, il l'implore.
En vain ai-je voulu lui prouver son erreur,
Il ne s'en aime encor qu'avec plus de fureur,
Il en mourra, vous dis-je.

LIRIOPE

Ainsi se réalise
L'oracle dont mon cœur eut toujours la hantise,
Le malheureux enfant mourra de sa beauté !

BATYS

Les femmes, par Bacchus, sont bien toutes les mêmes.
Sur un mot, les voilà qui partent aux extrêmes.
Moi, son aïeul, je vais savoir la vérité.
Narcisse, dans cette eau qu'est-ce qui t'intéresse
Et qu'y contemples-tu comme ça ?

NARCISSE

La déesse,
Ame de la fontaine et sourire de l'eau.

BATYS

Une nymphe, en effet, ce doit être bien beau !

NARCISSE

Ah ! grand-père, en l'Olympe il n'est pas d'immortelle
Qui soit plus adorable, à coup sûr, ni plus belle,
Ni plus digne non plus d'un immortel amour !

BATYS

Est-ce que je pourrais l'admirer à mon tour ?

NARCISSE

Mais sans doute.

BATYS

C'est donc qu'elle n'est point farouche.
Elle cause?

NARCISSE

Ses yeux m'ont parlé, non sa bouche
Où quelques durs secrets ont enchaîné sa voix.

BATYS

Où se tient-elle?

NARCISSE

Ici. Tu la vois?

BATYS

Je la vois
Parfaitement. Elle a comme moi le nez rouge.

NARCISSE

Non!

BATYS

Si. L'œil vif et bleu, la paupière qui bouge.

NARCISSE

Que dis-tu?

BATYS

Le visage un peu peinturluré!
Je ne sais quoi de prompt, de fin, de déluré.

NARCISSE

Ce n'est pas elle.

BATYS

C'est une autre? Tout s'éclaire.
Elle m'a, je comprends, envoyé son grand-père.

LIRIOPE

Malheureux! c'est ton ombre.

NARCISSE

Encore!

LIRIOPE

Eh oui! encor.

NARCISSE

Ah! je me doutais bien que vous seriez d'accord.
A me désespérer votre rage persiste
Et vous me torturez le cœur comme à plaisir.
Hélas! ma destinée est si triste!

ÉCHO

Si triste!

NARCISSE

Faut-il donc comme Écho te haïr?

ÉCHO

Te haïr!

LIRIOPE

Quelle horrible pensée, ô Narcisse!

ÉCHO

O Narcisse!

LIRIOPE

Envers moi, quelle injustice!

ÉCHO

Quelle injustice!

SERENUS

Mais tu pleures aussi, pauvre Écho!

ÉCHO

Pauvre Écho!

NARCISSE

Son amour aspirait beaucoup trop haut.

ÉCHO

Ho! ho!

SERENUS

Écho, d'où vient qu'ainsi tu répètes.

ÉCHO

Répète!

SERENUS

Rêves-tu?

ÉCHO

Rêves-tu?

SERENUS

Ton air nous inquiète.

O ma fille, réponds.

ÉCHO

Réponds.

SERENUS

Eh bien?

ÉCHO

Eh bien!

SERENUS

Dis-nous ce que tu sens?

ÉCHO

Ce que tu sens.

SERENUS

Moi, rien.

ÉCHO

Rien!

SERENUS

Bizarre!

ÉCHO

Bizarre!... Oh! tourment incroyable!
O transport singulier qui me glace d'effroi!
J'ignore, amis, quel mal s'est emparé de moi.
Je ne suis capable
Que de répéter les mots qu'on me dit.
La honte m'accable.
Poursuivie, hélas! par l'amour maudit,
Adieu, je m'en vais cacher ma misère
Dans la montagne solitaire
Et dans quelque antre sous la terre.

Apres monts, sauvages forêts,
Confidents de tous mes secrets,
Vous abriterez mes regrets.

Solitude et mélancolie
L'auront assez vite pâlie,
Celle que l'on disait jolie!

La nuit, en proie aux durs travaux
Du mal, qui rongera ses os,
Elle errera sans nul repos,

Lavée, usée aux vents, aux pluies,
Et ses espérances enfuies,
Laissant au cœur d'amères suies;

L'hiver, venant après moisson,
La percera d'un grand frisson,
Elle ne sera plus qu'un son.

Amis, si le regret vous gagne
D'Écho, votre pauvre compagne,
Là-haut perdue en la montagne,

Ne cherchez pas à la revoir.
Que si, cependant, quelque soir
Il vous prend désir de vouloir

Encore vous informer d'elle,
Il lui suffira qu'on l'appelle;
A l'amitié toujours fidèle,

Elle répondra chaque fois.
Les mots seront peut-être froids,
Mais vous reconnaîtrez sa voix ;

Sa voix où la pitié demeure,
Vous la trouverez, à toute heure,
Prête à pleurer avec qui pleure,

Et malgré son douloureux sort,
Malgré les soucis qui la hantent,
Au souvenir du bonheur mort,
Elle aura le courage encor
De chanter avec ceux qui chantent.

(Elle s'enfuit.)

SILVIUS

Elle part. Ne la suivons pas
Car nous irriterions davantage sa peine,
Et pour prix de nos pas
Peut-être encourrions-nous sa haine.

SERENUS

Pauvre petite Écho, cher et doux rossignol,
Ame légère de fauvette
Dont le gazouillement mettait les bois en fête,
Aurais-tu pour jamais, loin de nous, pris ton vol ?
L'Amour, ayant touché ton cœur avec ses flèches,
Je les vois pâlis
Tes roses, tes lys,

Tes lèvres si fraîches
Et tes yeux jolis.
Le cœur se déchire
A voir ton sourire
S'user aux autans;
Reviens, c'est l'Automne,
Il fait noir, il tonne;
Où vas-tu, Printemps?

SILVIUS

Hélas! n'oublions pas cette autre infortunée
Qui contemple là-bas, muette et consternée,
L'unique fils que lui prend l'oracle en vain fui,
L'inévitable oracle enfin clair aujourd'hui.

LIRIOPE

Narcisse, mon petit, vois ma douleur amère.
Lève vers moi tes yeux, prends pitié de ta mère,
La mendiante, qui vécut sans feu ni toit,
Des hommes méprisée et si fière de toi!
Arrache-toi, mon fils, au spectre qui t'abuse!
Tu ne veux pas? Tu ne peux pas? Ton cœur refuse?
Et tu suis sans remords
L'illusion qui mène à l'infernal rivage!
Eh bien! quittons la terre ensemble et chez les morts
Continuons notre voyage.
Ici, là-bas, défunts, vivants,
Les jours également nous seront décevants.
Nous partirons. Le long du Styx aux noires ondes,
Nous reprendrons, tous deux, nos courses vagabondes.

Et si nous sommes las, comme autrefois, le soir,
Lorsque n'apparaissait au loin nulle chaumière,
Où pour l'accueil nocturne éclate une lumière,
Derrière les roseaux nous viendrons nous asseoir.
Et dans la nef, où rame un être aux yeux de flammes,
Ensemble nous verrons sans bruit passer les âmes,
Ainsi que paraissaient, aux coteaux bleuissants,
Lointaines s'en aller les ombres des passants.
Pourvu que je te sente à moi, que je te voie,
Les longues nuits d'Hadès seront pleines de joie.
Mais, hélas ! tu parais m'écouter à regret.
Ma présence t'irrite et tout à ton image,
Muet, farouche, sourd, tu t'aimes avec rage.
Malheureux, chez les morts où mon cœur te suivrait
Je te vois, détournant tes regards de ta mère,
Jusque dans l'eau du Styx appeler ta chimère !

NARCISSE

Est-ce que, dans l'enfer, on aime encore ?

ÉCHO

Encor !

SERENUS

Entendez. C'est Echo dont la voix désolée
Semble du noir séjour monter dans la vallée.

NARCISSE

Est-ce Echo qui me parle, est-ce le sort ?

ÉCHO

Le sort !

NARCISSE

Adieu donc, ô vous tous. Sous terre, où mon pied plonge
Et prend racine, adieu, je descends lentement.
Mon ombre m'y précède avec son cher tourment,
Et dans mon cœur tu nais, fleur du songe !

ÉCHO

Du songe !

LES SERBES

PERSONNAGES

FRANÇOIS-JOSEPH

LE CHŒUR

L'OFFICIER

L'HOMME

LE SERBE

FRANÇOIS-JOSEPH

Viennois, oui, c'est moi, votre vieil empereur,
Dressant, comme autrefois, en ce siècle d'erreur,
Et pleine de la foi rigide d'un autre âge,
Sa tête de chasseur sauvage.

Contre François-Joseph, kaiser des Autrichiens,
Le malheur a lancé la meute de ses chiens,
Éparpillant autour de moi dans les mémoires
Les Légendes aux ailes noires !

Mon frère que je vois, mort à Queretaro,
Abandonné, les yeux bandés par le bourreau,
Mes filles et mes brus, polluant aux idoles
Leurs cœurs trop chauds de vierges folles !

Ma femme, impératrice aux yeux las de pleurer,
Traînant par les chemins son cœur désemparé,
Jusqu'à ce que le fer brutal d'un régicide
L'eût brisé comme une urne vide !

Mes deux fils disparus par un coup clandestin
Et successivement saisis par le Destin
Qui, sous leurs pieds hardis ouvrant ses chausse-trapes,
Les écrasa comme des grappes !

Enfin, ce fier neveu, qui devait réparer
Mes fautes, tout remettre en ordre et restaurer,
Et qui fut reconduit, surpris par une bombe,
En automobile à sa tombe!

Bref, partout la Démence accouplée au Malheur
Et de son compagnon, pour cacher la pâleur,
Celle-ci, d'une main nerveuse et puérile,
Lui mettant son masque imbécile!

Jamais je n'ai souffert pourtant qu'en mon orgueil;
J'ai conduit fièrement les cortèges du deuil,
Aimant à voir briller, entre les hommes d'armes,
Les cierges brûlants et les larmes!

Mais les hontes sans nom dont le sort m'abreuva,
Mais le coup de filet sanglant de Sadowa
Et l'affront de céder à des gens qu'on méprise,
La Lombardie avec Venise!

C'est cela, c'est cela qui m'a trop fait souffrir.
Aussi je ne veux pas m'en aller ni mourir,
Sans avoir arraché du sol la mauvaise herbe,
L'insolence du petit Serbe!

Le scandale qu'il donne a trop longtemps duré;
Pour la première fois, peut-être, j'ai pleuré,
Quand j'ai vu que les siens, étant un contre quatre,
Il s'était permis de nous battre!

Déjà vaincre le Turc contre ma volonté,
C'était, à mon égard, agir en révolté;
Aussi bien comptant sur l'assistance divine,
J'ai commandé qu'on l'extermine!

Que grâce en soit rendue au brave Potiorek,
Belgrade a succombé; bientôt le petit Grec,
Pour la gloire de Dieu, qui hait le schismatique,
Devra me céder Salonique!

LE CHŒUR

Et les Russes, Kaiser, les comptes-tu pour rien?

FRANÇOIS-JOSEPH

Des plateaux de la Perse au steppe Sibérien,
Enlisée au passé, lente, confuse, énorme,
La Russie est un monde en retard qui se forme,
Un de ces monstrueux États jamais finis,
Tels que ces animaux fossiles, morts aux nids,
Pourvus d'yeux, les laissant encor dans les ténèbres,
Alourdis du chaos d'où sortaient leurs vertèbres,
Formidables d'aspect et pourtant languissants,
Décrépits même avant que d'être adolescents!
La Russie a son rôle utile. Elle défriche
Des terres pour le roi de Prusse et pour l'Autriche.
Elle est là pour changer les déserts en guérets,
Que nous irons lui prendre alors qu'ils seront prêts.
Elle est le fourrier de l'Europe allemande
Et c'est là, croyez-moi, tout ce qu'on lui demande.
Pays de marche, elle en a le rôle et le sort.
Ce qui se passe ailleurs n'est pas de son ressort.

L'Europe s'est formée autour de l'Allemagne
Et le sceptre de Charlemagne
Groupe, quoi qu'on en ait, tout le monde chrétien,
Que son attraction éternelle retient.
La France, l'Angleterre et la Scandinavie,
L'Italie et l'Espagne en sont les bastions
Et l'Europe ne peut réaliser sa vie
Sans que l'ordre allemand s'impose aux nations.
En retarder l'heure est un crime !
Ceux qui n'ont pas voulu pour cela des Habsbourg
Dont ils savaient pourtant le pouvoir magnanime,
Vont gémir sous le joug autrement dur et lourd
Qu'un Hohenzollern va leur mettre.

LE CHŒUR

Mais, dans le même temps, tu te donnes un Maître.

FRANÇOIS-JOSEPH

Qu'importe ! Si je puis avoir la volupté
De savoir qu'à la fin l'Univers est dompté
Et de voir, après tant d'audace libertaire,
Les peuples, sous le fouet, se courber et se taire !

LE CHŒUR

Régner sur un troupeau que la terreur contient,
Est-ce donc l'idéal d'un empereur chrétien ?

FRANÇOIS-JOSEPH

C'est entendu. Le Christ a prêché le contraire !
Mais veut-on là-dessus mon avis très sincère ?
Vous savez si je suis bon catholique, eh bien !

Quel que soit le respect que j'ai pour l'Évangile,
Je trouve à sa morale une base fragile.
Un seul être m'y plaît : c'est le Pharisien.
Consciencieux, payant exactement la dîme,
Pratiquant ses devoirs très ostensiblement,
En règle avec le ciel et le gouvernement,
Personne plus que lui ne mérite l'estime
Et c'est lui que Jésus a l'air de condamner!
Il n'est pas malaisé de voir qu'à chaque ligne
A la suspicion du peuple il nous désigne!
Avec de tels esprits allez donc gouverner!
L'Évangile n'est pas un livre à faire lire,
Plein de principes qui sapent l'autorité,
Je veux bien qu'il contienne au fond la vérité,
Mais toute vérité n'est pas très bonne à dire ;
Et c'est là ce qu'en Prusse on a si bien compris.
Leur Luther, qui semblait d'abord un trouble esprits
Par un adroit détour les ramenait à l'ordre.
Sentant bien que le fond des Germains est de mordre
En attaquant par bande à la façon des loups :
« Heureux les violents, dit-il, malheur aux doux!
Que chacun en soi cherche et découvre sa règle.
La loi du rossignol n'est pas celle de l'aigle!
Ce que Dieu veut de nous, l'objet de nos destins,
Il l'écrivit lisiblement dans nos instincts.
Des désirs violents, voilà ce qu'il réclame,
Et c'est prostituer aux idoles son âme
Que d'accepter des lois faites pour l'étranger.
Aussi, quand le moment est venu d'égorger,
Dans le sang ennemi plongez vos mains sans crainte,
Car c'est là le vrai sens de l'Écriture sainte,

Par les commentateurs trop longtemps obscurci. »
Evidemment, Luther, qu'il faut entendre ainsi,
Pour son peuple à jamais reste un très grand prophète.
Tout Allemand, devant l'âme qu'il nous a faite,
Ne peut lui refuser son admiration.
Pourtant, respectueux d'une tradition
Dont le sens, par instants, peut-être nous échappe,
Je reste partisan qu'on maintienne le Pape!

(Entre un officier.)

Chut! Portrait de son chef au cerveau capricant,
Du brave Potiorek voici l'aide de camp.
Sachons quelle nouvelle heureuse il nous apporte.

L'OFFICIER

Sire, la Serbie est mourante, sinon morte.
Ses derniers défenseurs dans la montagne ont fui
Et toute la contrée est à nous aujourd'hui.
Les chars de nos guerriers y roulent sans obstacle,
La rapidité des marches tient du miracle.
Je n'ai pas eu le temps de retenir les noms
Des villes et des bourgs broyés par nos canons,
Tant la destruction en était foudroyante!

FRANÇOIS-JOSEPH

Tout ce que tu m'apprends m'emplit d'aise et m'enchante
Donc l'armée ennemie a disparu vraiment?

L'OFFICIER

Sire, on en a perdu la trace entièrement.

FRANÇOIS-JOSEPH

Est-ce que Potiorek l'aurait enfin détruite?

L'OFFICIER

Sinon détruite, il l'a sûrement mise en fuite.

FRANÇOIS-JOSEPH

Mais cette étrange armée, évaporée ainsi,
N'est pas sans me laisser encor quelque souci.

L'OFFICIER

Potiorek a son plan, Sire; Potiorek veille !

FRANÇOIS-JOSEPH

C'est juste. Potiorek a toujours fait merveille.
Je fus bien inspiré, certe, en le choisissant;
Il est instruit, il a du nerf, il a du sang.

L'OFFICIER

Sire, je le connais. Nul doute ne l'assiège.
Il marche devant lui toujours. C'est un stratège!

FRANÇOIS-JOSEPH

Un stratège! C'est bien ainsi que je pensais.
Vieux marcheur, vieux bourreau, bref, un homme à succès!
Maintenant rassuré sur le sort de ce brave,
Si nous abordions quelque sujet moins grave!
Conte-moi quelque belle histoire de viol,
Capiteuse, et qui sente un peu le vitriol.
Nos soldats, enivrés par le feu des batailles,
En matière sadique ont parfois des trouvailles.

Sur ce point je veux être indulgent, car tu sais,
Je ne puis concevoir le zèle sans excès.

L'OFFICIER

Votre Majesté peut imaginer le pire.

FRANÇOIS-JOSEPH

Le pire, je te crois. Mais encor, qu'est-ce à dire?

L'OFFICIER

Ce que nous vîmes fut, dans la plupart des cas,
Un objet de dégoût pour les plus délicats.

FRANÇOIS-JOSEPH

Bah!

L'OFFICIER

Mainte aïeule en fut la victime.

FRANÇOIS-JOSEPH

Ah! jeunesse!

L'OFFICIER

Oui, jeunesse où parfois il semble que renaisse
L'âme du lansquenet et du reître allemand.

FRANÇOIS-JOSEPH

Allons! nous n'avons pas dégénéré vraiment!
On a dû, n'est-ce pas, mettre à mal quelques nonnes?
Prendre quelque moutier d'assaut? Non? Tu m'étonnes.
Le scrupule ne doit pas vous tenir souvent.

L'OFFICIER

Sire, c'est qu'en Serbie il n'est pas de couvent.

FRANÇOIS-JOSEPH

Pas de couvent! O race exécrable et maussade!
Mais alors cette guerre est vraiment la Croisade!
Avec ces mécréants il est temps d'en finir.
Et le Saint-Père a refusé de nous bénir!

L'OFFICIER

Nous avons commis là plus d'horreurs qu'en Belgique.
On embrochait les nouveau-nés.

FRANÇOIS-JOSEPH

Sujet tragique!

L'OFFICIER

On éventrait la femme enceinte.

FRANÇOIS-JOSEPH

C'était mieux
Que de lui laisser mettre au jour des malheureux!

L'OFFICIER

Tout cela, sous les yeux de l'époux et du père
Dont la douleur charmait les soldats.

FRANÇOIS-JOSEPH

C'est la guerre!
Ces gens avaient besoin d'être remis au pas.

L'OFFICIER

Et l'on émasculait l'enfant!

FRANÇOIS-JOSEPH

Ne faut-il pas
Préserver son terrain de la mauvaise graine?

L'OFFICIER

Le tout, pour s'amuser, sans colère et sans haine!

FRANÇOIS-JOSEPH

Parbleu!

L'OFFICIER

Quant aux bourgeois, on leur crevait les yeux
Pour se faire livrer leur or.

FRANÇOIS-JOSEPH

Ingénieux!

L'OFFICIER

On brûlait les vieillards dans leurs huttes de pailles.

FRANÇOIS-JOSEPH

Bien!

L'OFFICIER

Des Tchèques pourtant ont protesté.

FRANÇOIS-JOSEPH

Canailles!

L'OFFICIER

On les a fusillés.

FRANÇOIS-JOSEPH

Et l'on a très bien fait!
Ils démoralisaient notre armée, en effet!

C'est égal. Si Guillaume avait conquis Belgrade,
Quelle superbe entrée et quelle cavalcade
Longue d'une semaine il eût su faire là!
A la façon des rois Mèdes et d'Attila,
Avec des chevaux blancs, traînant des femmes nues
Et mille inventions plus ou moins inconnues,
Lui qui n'a jamais pu même entrer à Calais.
C'est un artiste, un grand artiste, s'il vous plaît,
Mais qui dut jusqu'ici laisser au vestiaire
Ses costumes et ses talents de bestiaire.
Quoi qu'il en soit nos noms seront très grands tous deux

LE CHŒUR

Si l'on peut dire grand ce qui reste hideux!
De quel crime sans nom ton cœur est-il le père?
Qu'est-ce que le Dieu juste a donc en toi trouvé
Pour te choisir comme le réprouvé
Qui devait déchaîner la guerre?

FRANÇOIS-JOSEPH

Tais-toi, chouette, oiseau sinistre et sans raison!
Cher Ami, la démence habite ma maison.
Celle-là, qui, menant le chœur, prend la parole,
Ce fut ma belle-sœur, c'est Charlotte la folle,
Qui, depuis cinquante ans, sans s'émouvoir de rien,
Attendait le retour de Maximilien.

LE CHŒUR

Il reviendra, n'en doute pas, suivi des spectres
De tes parents, de ta femme et de tes fils morts,
Parmi les hurlements de toutes tes Électres
Et le cri de tous tes remords.

Ils t'appelleront leur mauvais génie.
Du signe de Caïn ils marqueront ton front,
De tes titres de honte ils te dérouleront
La diabolique litanie.

Mais pour ceux qui, d'un cœur plein de simplicité,
Ont suivi le sentier royal de la Justice,
Je ne crains pas que leur gloire s'anéantisse
Ni que le monde oublie un seul jour leur beauté.

Je sais une petite Reine,
Deux myosotis forment ses yeux.
Les Elfes, espiègles joyeux,
Pour la distraire de sa peine,
Ont mis un brin de marjolaine
En son cœur doux et sérieux
Qui bat sous sa robe de laine.

L'Amour est venu la chercher
Aux châteaux des ducs de Bavière,
Et si bien il a su toucher
Son âme délicate et fière
Qu'oubliant son ciel et sa terre,
Elle a suivi le jeune Archer.

Près de la mer Cimmérienne
Dont gronde au loin, portant l'effroi,
Le flot mystérieux et froid,
Elle erre seul avec le Roi,
Un beau roi de légende ancienne,
Dont la haute ombre aérienne
Vient se mêler avec la sienne.

Sur le vélin d'aucun missel
Ne revit par d'enluminure
Plus haute et plus noble figure
Que ce roi de grande aventure
Qui chemine entre terre et ciel,
En cet air imprégné de sel.

Ils s'en vont, silhouette brune,
Vers Notre-Dame de la Dune,
Qui leur sourit au clair de lune !

O roi sans royaume, à présent,
O reine au sourire apaisant,
Votre simple histoire si grande
A des tons lointains de légende.
Sur les flancs de l'Hymalya,
Aux bords mystérieux du Gange,
Le Brahmane à la tête étrange
En oublie, à votre louange,
Les enchantements de Maya.
Le chamelier aux airs bibliques,
Au bruit de vos noms héroïques,
Croit voir soudain
Renaître quelque paladin
Et les merveilleuses syllabes
Font rêver les émirs arabes
Du temps du sultan Saladin
Et du bon roi Loÿs, votre ancêtre.

Comme devant vos fiers regards,
Passent, mal assurés, hagards,

Les furieux porte-étendards
Du Prince du Monde et du Maître
De la terre, qui s'est heurté
Au mur de votre loyauté!
Oyez, sire, au bruit des fanfares,
Se ruant par vaux et par monts,
Damnés conduits par des démons,
Les hordes des hideux Barbares.
Lucifer, en Wilhelm Néron,
Le manchot au sinistre rire,
Jappe; dans ses yeux en délire
Nagent le poulpe et le vampire;
Thor, monstrueux forgeron,
Sur un char où sonne Obéron,
Conduit au combat de la Marne
Le kronprinz au col de héron
Dans lequel Bélial s'incarne,
Laissant passer un pied de bouc
Dont il taquine Von Kluck.
Toi qui salis ce que tu touches
Et qui vis dans les excréments,
Baal Zeboud, prince des mouches,
Accours, voici les Allemands
Dont les lubricités mystiques,
A déconcerter Astaroth,
Vont, s'accompagnant de cantiques,
De refrains de métaphysiques
A la gloire de Sabaoth.
Exhalant des relents d'églogues
Et puant le meurtre et le vin,
Esprits immondes, scatologues,

Où traînent de vieux catalogues,
Pour eux l'horrible est le divin.

C'est le puits de l'Apocalypse
Que l'Ange, un instant, a rouvert.
Mais voici la fin de l'éclipse.
On voit fuir, au souffle de l'air
Toutes ces vapeurs de l'Enfer
Et devant la jeune Aube blanche,
S'engouffrer, comme une avalanche,
Avec leur étendard qui penche
Dans la nuit, sous le vent plus fort,
Les derniers hussards de la Mort,
Et dans la verrière de flamme
Que forme un ciel purifié,
On voit paraître Notre-Dame
Broyant le dragon sous son pied.

FRANÇOIS-JOSEPH

Quoi! que se passe-t-il? Tiens, tiens! Elle s'est tue.
Étrange effet des bruits auxquels on s'habitue,
Je crois que je m'étais à sa voix endormi.
Son silence en sursaut m'éveille. Dis, Ami,
Ne m'as-tu pas parlé victoire tout à l'heure?
Ou ne serait-ce encor qu'un rêve qui me leurre?

UN HOMME, *qui vient d'entrer.*

C'était un rêve, un rêve, ô Roi, sois-en certain!
Il vient, il est en marche, il accourt, le Destin.
Écoute-le qui heurte à grands coups à ta porte :
Le Serbe est à Belgrade et ton armée est morte!

Pleure, pleure, Kaiser, trois cent mille soldats,
Ton espoir, ta fierté, la fleur de tes États!
Prisonniers, fugitifs ou couchés morts sur l'herbe.

FRANÇOIS-JOSEPH

Qui me parle?

L'HOMME

Un de tes vainqueurs, un soldat serbe!
Un de ces éleveurs de porcs si méprisés
Par lesquels tes orgueils viennent d'être brisés,
Et qui, pour t'annoncer ton désastre plus vite,
Hardiment a grimpé sur tes fourgons en fuite.

FRANÇOIS-JOSEPH

Potiorek?...

LE SERBE

Il se cache au fond de quelque trou,
De la bave à la bouche et complètement fou.

L'OFFICIER

Nous prenions ses fureurs, Sire, pour du génie,
Mais nulle crête autour de lui n'était garnie,
Cependant qu'il courait par la plaine en hurlant.
Sans doute que, de là, l'ennemi dévalant
Aura dans le ravin écrasé notre armée
Et réduit d'un seul coup notre gloire en fumée.
Nous fûmes par l'orgueil, hélas! aveuglés tous,
Car ceux que Jupiter veut perdre, il les rend fous.

LE SERBE

N'importe! La Serbie eut des heures bien dures.
Tes soldats occupaient cinq de nos préfectures.

Ils étaient si nombreux, ils avançaient toujours!
Tout fuyait devant eux. Des cris confus et sourds
Annonçaient que leur foule en marche grossissante
Roulait jusques à Nisch son fleuve d'épouvante,
Car où va l'Allemand, la vie expire. C'est
La colère de Dieu qui passe. On se disait :
« Que faire? Quel abri chercher dans la tempête?
Uskub? Mais près d'Uskub le Bulgare nous guette.
Mieux vaut, nous exilant des lieux que nous aimons,
Nous en aller plus loin vers Ipek, dans les monts
De l'inhospitalière et sauvage Albanie,
Plus loin, jusqu'à Cettigne, où, vaincue et bannie,
Une première fois, notre race, jadis,
Trouva déjà refuge, en d'autres jours maudits,
Alors que, sous les coups du Turc jeune et superbe,
Près de Kumanovo sombra l'Empire Serbe! »
Cependant, pour ne pas s'en déshabituer,
Nos gens continuaient à se faire tuer
Sans espoir qui soutînt cette lutte dernière!
Tout paraissait perdu, quand voici l'oncle Pierre,
Notre vieux roi, malade et de fièvre pâli,
Qui, par la volonté de Dieu sort de son lit
Et sur ses faibles reins se redresse et se cambre.
Il a fait appeler ses deux fils dans sa chambre,
Et là ne leur a dit que ce seul mot : Allons!
Tous deux valaient le père et ce fut assez long.
Au camp, lorsque le vieux et ses fils arrivèrent,
Les soldats, à leur vue étonnés, admirèrent.
Le discours que leur tint le roi fut très bref, mais
Ceux qui l'ont entendu ne l'oublieront jamais.
Il dit : « Je suis venu, dans ces jours d'agonie,

Ainsi que mes deux fils, mourir pour la Serbie !
Vous êtes, je le sais, tous de fiers combattants,
Mais vraiment la campagne a duré trop longtemps,
Vidé trop de foyers et créé trop de veuves.
Quand on a, comme vous, tant de fois fait ses preuves,
On a droit d'être las et d'en faire l'aveu.
Je vous rends donc à tous la liberté. Qui veut
S'en retourner le peut sans crainte ni scandale !
Je vous en donne ici ma parole royale,
S'il croit devoir user de cette liberté,
Il ne sera par moi jamais inquiété,
Je ne souffrirai pas qu'on le traite de lâche,
Mais que celui qui veut rester ici, le sache !
Sans nous compter, sur l'ennemi nous foncerons
Et nous l'écraserons ou bien nous périrons,
Car il ne s'agit plus de moi, de ma couronne,
Le sang qu'on verse, c'est au pays qu'on le donne !
C'est la Serbie, enfants, qui doit vivre et non nous ! »
Il se tut. A leur poste ils demeurèrent tous.
Et leurs yeux rallumés brillaient comme des phares.
Pierre commande alors de sonner les fanfares,
Fait partir le canon pour annoncer l'assaut
Et puis dans la tranchée il se jette d'un saut,
Il ramasse un fusil, se mêle aux hommes, tire.
L'armée, à cette vue, est prise de délire,
Mais, tout en se battant en démons, les soldats
Pleuraient, quand ils pensaient à ce vieux, qui, là-bas,
Au fond de la tranchée humide et sous la pluie,
Voulait avec ses fils mourir pour la Serbie !...
Ainsi, nous vous avons vaincus et terrassés
Et de notre pays nous vous avons chassés.

Nous avons bien vengé nos morts, car sous Belgrade
Combien sont enterrés de tout rang, de tout grade.
De tes guerriers à plus d'honneurs habitués,
Ceux qui nous résistaient, nous les avons tués.
Et quant aux autres, quant aux prisonniers de guerre,
Nous vous en avons pris à ne savoir qu'en faire.
De même des canons, des chars, des cuirs, des peaux,
Des casques, des obus, des sabres, des drapeaux,
Et des fours et des ustensiles de cuisine,
Et du beurre et du vin, du sel, de la farine,
Bref, de tout tu nous as largement procuré !
Pour sa fête, le roi dans Belgrade est rentré.
Tous pleuraient et jetaient des fleurs sur son passage,
Mais lui, faible, accablé par la joie et par l'âge,
Il a dit aux soldats qu'il était content d'eux
Et content d'être Serbe et puis, le pauvre vieux
Est retourné se mettre au lit. Sainte Serbie,
Partout dans l'Univers on te croyait finie.
Tous nous plaignaient et nous sommes victorieux
Et nous t'avons sauvée, ô terre des aïeux !

1915.

LATONE

AVANT-PROPOS

Pélops, Bellérophon, les paysans lyciens changés en grenouilles, voilà un sujet et des personnages qui, au premier abord, ne semblaient guère d'actualité et cependant, en nous reportant à la lointaine et mystérieuse époque où se constituaient les éléments de la civilisation, ils nous mettent en présence de conflits religieux et politiques, qui peut-être ne sont pas sans analogie avec ceux d'aujourd'hui.

On peut, sans fausser l'histoire, faire coïncider la véritable naissance de la civilisation grecque avec l'apparition de la religion d'Apollon.

Apollon, fils d'une femme, — Latone, — et du dieu suprême, est peut-être le premier des dieux grecs en qui l'homme et le dieu se fondent harmonieusement. C'est aussi une sorte de médiateur, si l'on veut, et un bienfaiteur des hommes. Sa religion semble être avant tout une religion de lumière et de poésie.

Comme tous les cultes nouveaux, ce culte ne s'introduisit pas sans résistances. Il lui fallut des miracles ou

plutôt des récits terrifiants propres à faire réfléchir les incrédules.

La métamorphose des paysans lyciens en grenouilles fut un de ces « miracles »; celle de Niobé et de ses enfants, tués par les flèches d'Apollon, en fut un autre, — double vengeance de Latone insultée.

Niobé était fille de Tantale, roi de Lydie, et sœur de Pélops, par conséquent.

La catastrophe dont la légende la fait victime est contemporaine de la destruction, par un tremblement de terre, de la ville de Sipyle, en Asie-Mineure, capitale de Tantale.

Admettons que ce fût à la suite de cet événement que Pélops émigra en Grèce, où son action fut si grande qu'il donna son nom au Péloponèse et fonda une dynastie célèbre et puissante; son descendant, Agamemnon, devint le roi des rois, autrement dit l'empereur des Grecs, qui, sous sa conduite, firent la guerre de Troie.

L'arrivée de Pélops en Grèce marquerait ainsi une des plus grandes dates de la préhistoire des Grecs.

Cette révolution eut lieu probablement beaucoup plus tôt que ne le dit la légende grecque, qui, abréviative comme toutes les légendes, fait de Pélops le grand-père d'Agamemnon, dont il fut sans doute un ancêtre bien plus lointain.

Quoi qu'il en soit, on savait, au temps d'Homère, que la dynastie était d'origine étrangère et que ses princes avaient pour caractéristique d'être *blonds;*

ils passaient ainsi pour posséder beaucoup *d'or*, pour aimer *l'or*. D'effroyables tragédies avaient ensanglanté leur maison, ce qui témoignait chez eux d'un fond de barbarie encore toute fraîche. Ajoutons qu'ils étaient à la tête d'une véritable organisation féodale, celle des Achéens, caste noble, hautaine et batailleuse, au-dessous de laquelle on aperçoit à peine le peuple. — Et il est loisible de voir là des traces d'une origine germanique...

En face de Pélops, j'ai cru pouvoir mettre en scène Bellérophon, car c'est dans cette même Lycie, où se passe le petit drame des paysans changés en grenouilles, que ce héros mythologique tua la Chimère.

Homère nous dit de Bellérophon qu'en proie à une sombre mélancolie « il mangeait son cœur à l'écart », et les poètes tragiques nous le représentent achevant sa vie dans une tentative désespérée d'escalader le ciel, à l'aide de son cheval ailé Pégase. Je ne connais pas de plus beau symbole de la grandeur et de la misère de l'homme que ce double mythe dont la réunion donne un sens si profond.

Dans la rencontre de Bellérophon et de Pélops, j'ai voulu symboliser la rencontre de deux mondes, de deux races, de deux idéologies, au moment précis où, avec l'apparition de l'Apollinisme, la civilisation prend conscience de ses lois et de ses destinées. Et je conçois cette aventure comme le premier acte lointain ou le prologue du drame que nous vivons aujourd'hui.

PERSONNAGES

PÉLOPS

BELLÉROPHON

PAYSANS

PAYSANNES

L'action se passe en Lycie, au bord d'un petit lac, où des paysans coupent des joncs et des cannes. Sur le fond de la scène, on aperçoit, sombre et pensif, Bellérophon.

UN PAYSAN *chante.*

Elle est morte, Hyella, la petite pastoure,
Et sur les bords du Styx aux funèbres roseaux,
Broute un léger troupeau de chèvres qui l'entoure,
Qu'elle garde en filant de l'ombre à ses fuseaux.

Car en l'apercevant si petite, si fine
Et si jolie avec ses yeux effarouchés,
Tous les dieux infernaux, de sa grâce touchés,
Ont comme leur enfant adopté l'orpheline.

Les chiennes de l'Hadès ont, battant les halliers,
Réuni ce menu troupeau d'ombres sauvages,
Et toute réjouie à leurs bonds familiers,
La naïve Hyella fait paître leurs images.

Tandis que de sa voix, qu'il cherche à ménager,
Adoucissant l'éclat qui fit trembler Hercule,
Avec un sérieux touchant et ridicule,
Cerbère, maintenant, joue au chien de berger.

DEUXIÈME PAYSAN

Quel est ce chant séditieux que tu nous chantes?

PREMIER PAYSAN

Des vers qu'on m'apprenait, lorsque j'étais enfant.
J'en aime ainsi que l'air les paroles touchantes.

DEUXIÈME PAYSAN

Et ne sais-tu donc pas que la loi les défend?
Te crois-tu donc au temps de la pierre polie?
Eh! quoi? dans notre époque, en plein âge du fer,
On trouve encor des gens assez pleins de folie
Pour oser nous chanter des chansons sur l'Enfer?

Nous sommes les coupeurs de cannes,
Libres citoyens du marais.
Dans nos cervelles paysannes
Brillent les clartés du progrès.

C'est là notre refrain; le tien est ridicule!

PREMIER PAYSAN

Je ne sais si le monde en arrière recule,
Ni ce qu'il faut penser, n'étant pas très subtil,
De ces sujets assez troublants. Toujours est-il
Qu'il se produit des faits fort extraordinaires.
Des marchands cariens m'ont affirmé naguère
Qu'ils avaient rencontré, s'en allant sur les flots
Comme un navire, l'île antique de Délos;
Et cette île portait à son bord une femme
Très gracieuse et très douloureuse : la lame
Venait avec amour caresser ses pieds nus.
Il flottait, dans les airs, des parfums inconnus,

Et le croissant de lune, éclairant son visage,
Suivait visiblement cette nef au sillage.
La mer était paisible et le ciel, démonté
Comme un grand pavillon qui chancelle emporté,
Paraissait déplacer, en même temps que l'île,
L'axe du Zodiaque et le pôle immobile.

TROISIÈME PAYSAN

D'autres m'ont raconté la chose : il s'agirait
De deux nouveaux enfants divins et de leur mère
Latone, dont le nom désigne une étrangère.
De ces deux nouveau-nés on dit que l'un prendrait
La place du soleil et l'autre de la lune.

DEUXIÈME PAYSAN

La substitution n'est pas très opportune,
Je doute, après cela, qu'on y verrait plus clair.

QUATRIÈME PAYSAN

On sent, à dire vrai, quelque chose dans l'air,
Voilà ce que l'on est contraint de reconnaître.

DEUXIÈME PAYSAN

Je flaire, là-dessous, quelque intrigue de prêtre,
Il se prépare un coup dans l'ombre assurément.

TROISIÈME PAYSAN

Dans tous les cas, la caste est en grand mouvement.
Il ne se passe pas de jour, qu'on ne se bute,
Sur la route, à de grands phrygiens mal vêtus,
Plus riches de vermine encor que de vertus,
Qui, battant du tambour et jouant de la flûte,

En gestes cadencés exhibent au passant
Leurs membres mutilés et leurs bras pleins de sang,
Répugnante action que le dégoût condamne,
Puis, dans une carriole, au trot d'un petit âne,
Trimballent, cahotant et criant des essieux,
Un caillou, qui serait la grand'mère des dieux!

SIXIÈME PAYSAN

Assurément, il va se passer quelque chose.
Quoi? Je l'ignore, mais je pense maintenant,
D'après ce que je vois et ce que l'on m'expose,
Que l'histoire du Monde approche d'un tournant.

CINQUIÈME PAYSAN

Si tout le monde était comme moi, je vous jure
Que les prêtres iraient ailleurs chercher pâture,
Car le surnaturel n'est pas mon élément.

QUATRIÈME PAYSAN

Qu'est-ce qu'on veut? Gagner son pain honnêtement
Et le manger, sans en rien devoir à personne.

TROISIÈME PAYSAN

La vie est ce qu'elle est, certes! Mauvaise ou bonne,
On s'en contente, quitte à faire comme on peut.
Si l'on a peu, l'on mange peu.
Mais on veut être libre en son petit domaine
Et pouvoir à son gré vivre sa vie humaine,
Sa pauvre vie, où tient à peine le réel,
Où la creuse apparence et l'immatériel,
Nous régalant d'ombres au lieu de proies,
A chaque instant du jour, donnent de fausses joies.

DEUXIÈME PAYSAN

Que maudits soient tous ceux, qui, boudant leurs instincts,
Aspirent en silence à de plus hauts destins,
Car j'en sais parmi nous, qui n'hésiteraient guères,
S'ils n'étaient surveillés, à renier leurs frères,
Et que flatte un secret désir de s'évader
De cette boue, où nous prétendons les garder
Dans une égalité dont leur délicatesse
Ne s'accommode point et peut-être se blesse.
A ceux-là, parce qu'ils ont des besoins pieux
Et parce qu'ils se croient une âme, il faut des dieux.
Des dieux! entendez-vous? Et pourquoi pas la peste?
Si l'on nous rend les dieux, qu'on nous rende le reste
Du beau régime auquel longtemps on nous soumit.
Mordieu! ne faisons point les choses à demi.
Je réclame la peste et les fièvres malignes!

PREMIER PAYSAN

Ceux qu'annoncent pourtant ainsi de nombreux signes
Ce ne sont point des dieux laurés et triomphants,
C'est une jeune mère, allaitant ses enfants.
Le Mystère, pieds nus, avec elle chemine,
Et pourtant une grande espérance illumine,
A l'approche de la mendiante qu'elle est
Et des enfants auxquels elle donne son lait,
La ligne des coteaux où son pas la dirige,
Vagabonde, qu'entoure et que suit le prodige!

DEUXIÈME PAYSAN

Il nous suffit, pour les haïr, qu'ils soient des dieux.

SIXIÈME PAYSAN

Ceux-ci sont plus riants.

DEUXIÈME PAYSAN

Alors vivent les vieux!

PREMIER PAYSAN

Ils portent une loi plus douce et plus humaine.

IÈME PAYSAN

Pour nous en consoler, nous avons mieux : la haine!

TROISIÈME PAYSAN

Enfin, l'événement se passant loin d'ici,
Je nous trouve bien bons d'en avoir du souci.

SIXIÈME PAYSAN

Non, pas si loin! N'entends-tu pas que le ciel tonne
Nous annonçant ainsi la marche de Latone?
A son appel déjà le malheur est tombé
Sur la fille du roi Tantale, Niobé,
Qui pleure ses enfants, changés comme elle en pierre.

TROISIÈME PAYSAN

Pourvu que tout cela n'amène pas la guerre?

DEUXIÈME PAYSAN

La guerre? Il ne faut pas en douter, on l'aura.
Tantale n'est pas homme à laisser sans vengeance
De tels crimes, commis par une telle engeance,
Et je plains les pays qu'elle traversera.

TROISIÈME PAYSAN

On a beau, je l'avoue, être exempt de système,
Être bien disposé pour la religion,
Quand on voit mettre en feu toute une région,
On se dit : ils en font un peu trop tout de même.

AUTRE PAYSAN *accouru.*

Citoyens, en hâte j'accours.
L'heure n'est plus aux longs discours,
Celle qu'on annonçait arrive,
Elle remonte le coteau,
Qui lui cache encor cette rive,
Mais vous allez la voir bientôt.

DEUXIÈME PAYSAN

Trop vite on s'est flatté d'étouffer le mystère,
Ce monde empoisonné sue encor le divin.
On rejette les dieux dans le ciel, c'est en vain,
Car voici qu'il en sort de terre!
Et qui pis est, des dieux nouveaux!
Ah! nous ne sommes pas au bout de nos travaux!
Et j'appréhende fort, si l'on n'y met obstacle,
De nous voir embourbés en plein dans le miracle!

TROISIÈME PAYSAN

Il faut s'en défendre, à tout prix,
L'honneur de la raison l'exige,
C'est une offense à nos esprits
Que la vision d'un prodige!

DEUXIÈME PAYSAN

Et pour clore d'un mot d'inutiles débats,
La majorité n'en veut pas!

QUATRIÈME PAYSAN

Soit, mais alors qu'allons-nous faire?

TROISIÈME PAYSAN

Si l'on interrogeait l'homme au penser profond,
L'homme aux yeux étoilés, le fier Bellérophon,
Dont un rire hautain plisse la lèvre amère?
Il en sait long. C'est lui qui tua la Chimère!

QUATRIÈME PAYSAN

Il passe pour athée, en effet. Cependant
Je redoute le feu de son regard ardent
Où se révèle une âme à demi consumée,
Qu'on sent pleine d'éclairs, de soufre et de fumée.
Pour daigner nous répondre, il a le front trop haut.

DEUXIÈME PAYSAN

Il faut décider quelque chose.
Savez-vous ce que je propose?
On devrait mettre un écriteau,
Rappelant, en forme explicite,
Que la mendicité chez nous est interdite,
Et puis poster à la croisière des chemins
Quelques solides gars de mâle et ferme allure,
Avec des cannes dans leurs mains
Propres à rehausser l'effet de leur figure,

Afin d'éloigner de chez nous,
Par force ou bien par artifices,
Tous les dangereux maléfices
Dont la religion recouvre les dessous.
Que ceux de mon avis (l'absence de ripostes
Montre que tous vous m'approuvez)
Veuillent bien avec moi venir former les postes!

(Tous les paysans partent, à l'exception de deux ou trois.)

L'UN DE CEUX QUI RESTENT

Ils partent résolus. Seront-ils arrivés
A temps pour arrêter la marche menaçante?

(Arrive le cavalier Pélops.)

PÉLOPS

Lyciens, en est-il parmi vous qui consente
A suivre par delà les mers, sous l'Aquilon,
Le conducteur de chars, Pélops, le prince blond?
Il vous enrichira, car tous ceux de sa race,
Portant autour du cœur une triple cuirasse
D'audace, de bonheur, d'insensibilité,
Ont toujours eu la chance ou la sagacité,
Dans le sang dont ils ont parfois jusqu'aux chevilles,
De ramasser, avec des cœurs de jeunes filles,
Quelque sceptre rendu vacant, grâces au soin
Diligent qu'ils ont eu de couper au besoin
La main où reposait le précieux insigne,
Pour se l'attribuer enfin comme au plus digne.

BELLÉROPHON

J'entends Pélops ou bien l'un de ses ennemis?
Jamais un serviteur ne se serait permis
De tenir sur son prince un langage semblable.

PÉLOPS

Oui, c'est bien moi, Pélops, et le nom formidable
De Tantale est celui de mon père. Tu vois
Que je ne m'enfle point, en élevant la voix.

BELLÉROPHON

Et ton père par quelque horrible fantaisie
Te force encor sans doute à t'enfuir de l'Asie?

PÉLOPS

Le malheur qui me chasse est plus inattendu :
La ville aux dômes d'or, Sipyle, a disparu.
Un lac silencieux recouvre ses pilastres.
Seul le reflet tremblant des astres
Allume quelques feux aux murs de la Cité.
C'est là que pour l'Éternité,
En un palais lacustre orné d'algues marines,
Mon père vit peut-être, au milieu des ruines,
Et sous les eaux,
Une vie à la fois humaine et poissonneuse,
Narguant, avec la même ironie orgueilleuse,
Ses convives les dieux, devenus ses bourreaux.
Ou plutôt n'est-ce pas sur les hauteurs du Songe,
Au carrefour du Souvenir,
Qu'il a bâti pour les temps à venir,

Dans le bronze idéal et le marbre, que ronge,
En les dorant, le pur lichen de nos pensers,
Son immémoriale Sipyle?

BELLÉROPHON

A quel moment eut lieu la chute de ta ville?

PÉLOPS

Quand l'Errante et ses deux jumeaux furent passés.

BELLÉROPHON

De qui veux-tu parler?

PÉLOPS

Et de qui parlerais-je?
Sinon de Celle-là, qui vient, au front de neige,
Pauvre et sans apparence autre que sa beauté,
Relevant de tristesse un grand air de fierté,
Mendiante qui dort, la nuit, dans les étables,
Et dont on craint au loin les pieds inévitables.

BELLÉROPHON

Et comment le malheur sur vous est-il tombé?

PÉLOPS

Par suite des propos de ma sœur Niobé.

BELLÉROPHON

Quel en fut le motif?

PÉLOPS

Une de ces querelles
Comme en ont parfois les jeunes mères entre elles,

Quand il s'agit de leurs enfants trop admirés.
La cause et les détails m'en restent ignorés.

BELLÉROPHON

Je devine aisément que le sang de Tantale
Dut la rendre à l'excès insultante et brutale.

PÉLOPS

Cependant, sous les traits d'un invisible archer,
Ma sœur vit ses enfants tomber l'un après l'autre,
Jusqu'à ce que l'effroi l'eût changée en rocher,
Où survit son visage au pays qui fut nôtre.

UNE PAYSANNE

Des dieux comme ceux-là, fugitifs, indigents,
Devraient être pourtant moins cruels qu'indulgents.

PÉLOPS

Il eût fallu prier, mais nos têtes de pierre,
Hautes tours, où la Haine aux durs yeux de hibou
Fait sa rude couvée au fond de quelque trou,
N'ont aucun escalier où monte la Prière.
Que fit mon père, alors? Je n'ai pu le savoir.
J'étais absent, mais revenant, ce même soir,
Je vis, à la lueur d'un immense incendie,
Lentement s'éloigner au sommet des coteaux,
La blanche silhouette étrangement grandie
De la terrible Errante avec ses deux jumeaux.
La nuit allait tomber, je courus vers Sipyle,
Mais sur l'emplacement, où tout bruit a cessé,
Dormait au clair de lune un vaste lac tranquille,
Au fond duquel l'immense ville
Achève de dissoudre un immense passé.

UNE PAYSANNE

Quelle dut être alors, ô Pélops, ta détresse!

PÉLOPS

Ma détresse, dit-tu?... Moindre que tu ne crois!
C'est à de tels malheurs qu'on reconnaît les rois.
Nos cœurs, ayant toujours la crainte pour hôtesse,
A tous événements restent constamment prêts;
Aussi, sans m'attarder en stériles regrets,
Me souvenant qu'aux temps anciens un mien ancêtre,
Venu du Nord avec des compagnons hardis,
Du pays Lydien s'était rendu le Maître,
Je ne regardai plus en arrière et me dis
Que le Sort me marquait, en voulant que j'échappe,
L'heure de me lever pour la nouvelle étape,
Car nous, race des blonds et des froids conquérants,
Nous sommes, malgré tout, une race d'errants
Et l'avant-garde des Nomades!

BELLÉROPHON

En dehors de Sipyle, il est d'autres bourgades,
Qu'habite encore un peuple à Tantale soumis.
Manques-tu de soldats, n'as-tu donc plus d'amis?
Votre empire pourtant comptait plus d'une ville.

PÉLOPS

Non, toute ma puissance est morte avec Sipyle.
De là, comme d'un nid sauvage de vautour,
Mon père dominait le pays d'alentour.
La force de la Ville orgueilleuse et brutale,

Antique et redouté repaire de brigands,
Se personnifiait dans le nom de Tantale,
Ame de ce rocher battu des ouragans.
Mais, le rocher tombé, qui songe encore à l'âme?
Je ne me trompe pas. Notre règne est fini.
La foudre a dévoré le vautour et le nid.
La crainte s'est fondue à l'ardeur de sa flamme :
Le peuple de Lydie à peine sait mon nom.
Je lui suis inconnu. M'obéirait-t-il? Non.

BELLÉROPHON

J'avouerai que le nom de Tantale me plonge
Dans toute une atmosphère où palpite le Songe,
Dont la grande aile met son ombre à ton cimier,
Mais je cherche par quel caprice singulier
Le Destin a voulu que vos âmes exactes
Laissent cette traînée éblouie à vos actes.
De moins en moins, Pélops, je m'explique comment
Et d'où vient sur vos fronts tout ce rayonnement?

PÉLOPS

T'expliques-tu comment une larve qui rampe,
Un pauvre ver gluant, froid et point du tout beau,
Tire de sa chair nue une petite lampe
Merveilleuse, que dis-je? une étoile plutôt
Et la pend aux buissons, pour la nuit qu'il projette
De passer à rêver chez lui comme un poète?

BELLÉROPHON

C'est vrai, c'est dans la nuit de l'homme intérieur,
Lorsque l'ombre pensive aveugle les fenêtres,
Qu'il faut, pour les juger, regarder certains êtres

Dans leur réalité profonde et leur lueur,
Car la Vie est toujours un peu surnaturelle.

PÉLOPS

Veux-tu savoir ce qui, selon moi, la rend telle,
Ce qui lui donne un sens si riche, eh bien! c'est l'or!
Oui! l'or, reste gelé de quelque soleil mort,
Vieil astre assassiné, puis enfoui sans gloire,
Hâtivement, sous un monceau de terre noire,
Mais qui laisse du feu tout de même à nos doigts
Et qui brûle de loin avec ses rayons froids.
Ah! quiconque a touché, beau métal, à ta flamme,
Une porte inconnue est ouverte en son âme,
D'où montent, diadème au front, sous des manteaux
De pourpre, des pensers et des désirs royaux.
Aussi je ne crains pas de le dire : Où que j'aille,
Sa conquête, à mes yeux, est la seule qui vaille.
C'est un but clair, massif et magique à la fois.
De l'or amoncelé sortent d'étranges voix;
Sous l'excitation de leur secrète force,
La vie ardente monte et brise son écorce,
Le rêve impétueux prend le monde aux cheveux,
L'action qu'il déclenche entraîne aussi les dieux
Et, dans le sang qui trempe et féconde la terre,
Prend racine et mûrit la fleur d'or du Mystère!

BELLÉROPHON

Voilà votre secret, terribles hommes blonds!
La terre qui gémit sous vos rudes talons,
Séduite, n'a pas vu que vous n'étiez en somme
Que des bêtes de lucre et de sang, aux yeux d'homme.

Sans doute, des démons, comme vous chercheurs d'or,
En de brumeux pays épousèrent vos mères,
Et vous êtes venus de vos terriers du Nord,
Chez nous, proches parents des dieux et des Chimères.
Vous marchez, entourés d'un cercle éblouissant
Que semblent projeter vos exploits et vos crimes.
Dans votre orgueil naïf, vous vous croyez des cimes
Et vous ne voyez pas que c'est de notre sang,
Où trempèrent les fleurs mystiques des offrandes,
Que s'envolent les dieux et les belles légendes.

PÉLOPS

Bah! sans considérer les choses de si loin,
Je t'avouerai que vivre est mon unique soin,
Mais vivre, entendons-nous, une vie à ma taille,
De conducteur de peuple et de chef de bataille.
Sur le monde je veux, de soldats entouré,
Le front enveloppé du vol de mes victoires,
Me dresser comme un grand personnage doré,
Dans la réalité comme dans les mémoires.

UNE FEMME

Entendez-vous, entendez-vous
Les cris lointains apportés par les brises?
Tout le marais est sens dessus dessous.
Ses riverains sûrement sont aux prises
Avec quelqu'un dont l'aspect les rend fous.
Pour les jeter dans une rage telle
Il a dû ne falloir rien moins
Qu'une cause surnaturelle!

UN PAYSAN, *qui accourt tout pâle et essoufflé*

O mes yeux, de quel fait fûtes-vous les témoins?
C'est à se demander si ce n'est pas un rêve.
Dites-moi, je vous prie, héros aux cœurs sereins,
Si je vous parais bien solide sur mes reins,
Et si c'est bien un buste humain que je soulève.

BELLÉROPHON, *à Pélops.*

Au fait, tu ne connais pas encor ces gens-là,
Pélops. Ce petit monde au génie aquatique,
Né dans l'alluvion que ce lac refoula,
Forme une originale et jeune République.
Ils sont là deux ou trois couples de beaux esprits
Qui, par aversion du rêve, ont entrepris,
En se recommandant d'un but humanitaire,
De se débarrasser, par décret, du Mystère.
Ils ont donc arrêté, d'une commune voix,
Que le surnaturel était contraire aux lois,
Mais, par un contre-temps qui les remplit de rage,
Le miracle envahit leur docte marécage,
Les enveloppe, les aveugle de ses feux :
Latone brusquement se dresse devant eux.
Car n'est-ce pas, Elle est venue?

LE PAYSAN

Elle est venue!

BELLÉROPHON

Je croyais qu'on avait gardé tous les chemins?

LE PAYSAN

Les dieux franchissent tous les obstacles humains.
Elle a pris jusqu'à nous une voie inconnue.
Nul bruit, nulle lueur ne nous la révéla.
Quand on s'en aperçut, trop tard, elle était là.
Pauvre, il est vrai, n'ayant au front aucune gloire,
Ses regards imploraient qu'on lui permit de boire.

De quel droit lui refusa-t-on
Ce dont le ciel à tous fit don,
L'eau qui coule pour tout le monde?

Mais l'homme, méchant animal,
Est le seul être en qui le mal
Rencontre une âme si profonde.

Avec les pieds, avec les mains,
D'impurs vieillards, d'affreux gamins
Troublaient l'étang avec extase.

Plusieurs à l'eau s'étaient jetés
Et gambadaient de tous côtés,
Pour faire remonter la vase.

Devant tant de méchanceté,
Le cœur de Latone irrité
Dans un fier élan la redresse.

La colère a fait éclater
Son vêtement d'humanité;
La voilà brusquement déesse.

« La vase vous plaît, vivez-y,
Dit-elle. » Dans l'étang verdi
Ces brutes sautent une à une.

Pendant que Latone grandit,
L'éclat dont elle resplendit
Se répand comme un clair de lune.

Et, par sa gloire éclaboussés,
Ses insulteurs rapetissés
Semblent vus comme au fond d'un rêve.

Figurines de cauchemars,
Ils grimpent sur les nénuphars,
Que leur tête chauve soulève.

Leurs membres détraqués et mous
Se détendent en gestes fous,
En bondissements élastiques.

Écarquillant leurs gros yeux d'or,
Tantôt sous l'eau, tantôt au bord,
Toujours narquois et sarcastiques,

Ils clabaudent tous à la fois,
Faisant bruit de toutes leurs voix,
Que leur entêtement rend rauques,

Sans remarquer qu'un habit vert,
Collant sur leur col grand ouvert,
A remplacé leurs vieilles loques,

Sans se douter, les malheureux,
Qu'au sein de cet étang bourbeux
Où leur masse patauge et grouille,

Chacun d'eux, difforme et bancal,
Peut figurer dans un bocal,
Car il n'est plus qu'une grenouille.

PÉLOPS

De ces événements que nous faut-il penser?

BELLÉROPHON

Que le cycle des temps nouveaux va commencer!

PÉLOPS

La race de nos dieux s'abâtardit, tout baisse.

BELLÉROPHON

Tu préférais les vieux; ils sont de votre espèce,
Comme vous grands et forts, fastueux comme vous.
Leur règne commença sans doute avec le vôtre,
Quand vous vîntes ici, géants aux cœurs de loups,
Et leur chef, comme vous, a pris le bien d'un autre.
C'étaient de pauvres dieux, qui gardaient vos troupeaux,
Pendant que vous dormiez sous vos tentes de peaux,
Des dieux mal définis, difformes et rustiques,
Un peu des chiens de chasse, un peu des domestiques,
Hirsutes, ténébreux, cupides, délirants,
Des dieux de chaudronniers, de forgerons, d'errants.
C'est chez nous qu'ils ont pris leurs manteaux de lumière,
Chez nous qu'ils ont perdu leur rudesse première,

C'est à notre idéal qu'ils doivent ce qu'ils sont,
Et, lorsque tu les vois se rapprocher de l'homme,
Crois-moi, brave Pélops, ils savent ce qu'ils font.
Bien loin de s'abaisser, ils s'élèvent en somme,
Car sur leurs trônes d'or qu'ils nous ont empruntés,
Je les sens inquiets, tortueux, limités,
Mal à l'aise en ce ciel qu'ils avaient cru sans Maître,
Où l'Absent quelque jour pourrait bien reparaître,
Et sans cesse épiant l'autre, le Dieu lointain,
Que, faute de savoir son nom et son essence,
A cause de son masque, ils nomment le Destin,
Mais dont pèse sur eux l'écrasante puissance.

UNE FEMME, *arrivant affolée.*

Seigneurs, nous pouvez-vous dire où sont nos maris?
Nous entendons leurs voix en tumultes, leurs cris,
Comme de gens en proie à des fureurs extrêmes,
Mais ne parvenons pas à les trouver eux-mêmes.

BELLÉROPHON

Avez-vous regardé dans l'herbe et sur les eaux?

LA FEMME

Oui, mais nous n'avons vu que d'étranges crapauds
D'une forme allongée et d'une couleur verte,
Les yeux exorbités, la bouche grande ouverte,
Si bien que l'on eût dit, chose à faire trembler,
Que c'étaient ces crapauds qu'on entendait parler
Avec le ton de voix un peu gras de nos hommes,
Et si l'on n'était pas dans les temps où nous sommes...

BELLÉROPHON

Voir des hommes ainsi changés en batraciens
Prouve que nous vivons en des temps très anciens.

LA FEMME

Vous pensez donc?...

BELLÉROPHON

Que vos maris ont fait peaux neuves.
Et qu'en ce petit corps sonne leur grosse voix
De beaux et grands parleurs qu'ils sont comme autrefois.
Quoiqu'ils vivent encore, on peut vous dire veuves.

LES FEMMES

Hélas! *(Elles s'éloignent en gémissant.)*

BELLÉROPHON

Elles s'en vont, folles de désespoir.
Pauvres femmes! Le coup fut rude à recevoir.
Mais quant à leurs maris, tout à leur éloquence,
Ils ne se doutent pas les malheureux, je pense,
Et ne se douteront jamais probablement
De tout ce qui survint en eux de changement.
En querelles jamais entièrement vidées,
Ils vont continuer d'échanger leurs idées.
Ils vivront une vie intense d'orateurs
Au bord du même lac, ceint des mêmes hauteurs,
D'où leur race sans doute a pris son origine.
Et, comme le bonheur est ce qu'on l'imagine,
Ils sont heureux, Pélops, peut-être plus que toi
Qui cherches un empire et qui n'as plus de toit.

PÉLOPS

On m'a dit qu'outre-mer, en la lointaine Pise,
Un certain roi, portant le nom d'Œnomaos,
En des courses de chars, que lui-même organise,
Excite tour à tour à se rompre les os
Les nombreux prétendants à la main de sa fille,
Hippodamie, en qui toute la grâce brille,
L'oracle ayant prédit que son gendre serait
Cause de l'accident prochain dont il mourrait,
Mais comme il ne s'agit que de savoir s'y prendre,
Je compte, en vérité, que j'aurai le regret,
Vu l'enjeu qu'il y met, de devenir ce gendre.

BELLÉROPHON

Et si l'oracle était en défaut, par hasard,
Tu pourrais au besoin l'aider de ton poignard?...
Enfin, quoi qu'il en soit, Corinthe est sur ta route.
Les gens t'y poseront des questions sans doute,
C'est l'usage chez nous et je sais comme ils font.
Conte-leur ta rencontre avec Bellérophon.

PÉLOPS

C'est donc toi, le héros, tueur de la Chimère?

BELLÉROPHON

Tais-toi. N'éveille pas, près de la source amère
Que garde avarement mon cœur inconsolé,
Celle qui dort au fond du passé constellé!
On t'a dit que son corps, épouvante du pâtre,
En sa forme unissait la chèvre et le lion;

On t'a dit qu'elle avait la gueule du dragon,
Je le croyais aussi quand j'allai la combattre.
Je me souviens. C'était, dans le désert, un soir.
J'avais erré longtemps sans rien apercevoir
Et j'étais arrivé sur une abrupte cime
Qui finissait à pic au-dessus d'un abîme,
Qu'avait dû, dans les temps anciens, couvrir la mer,
Si bien que j'étais comme en plein ciel, un ciel clair,
Où brillait çà et là quelque étoile vermeille.
Soudain, un bruit léger me fit dresser l'oreille,
Un bruit qui ressemblait par son rythme au galop
Éloigné d'un centaure en marche sur le sable,
Quelque chose d'étrange et d'indéfinissable,
Où se mêlait aussi quelque secret sanglot,
Que je sentais monter de ma jeune poitrine,
Et je compris qu'Elle était là, me regardant.
J'en eus la vision claire et vive, en dedans
De mon être, et sentis son haleine divine,
Son beau visage triste et l'appel de ses yeux,
Tandis que frémissaient dans l'air ses blanches plumes
De cygne, que la nuit tachait de ses écumes.
Ses sabots de devant se dressaient vers les cieux.
Je n'avais qu'à jeter, oublieux de mon glaive,
Autour de son col fin mes deux bras éperdus,
Et nos deux cœurs battant ensemble, confondus,
Elle m'eût à jamais emporté dans son rêve.
Je fus lâche; j'eus peur que mon cœur m'eût trompé
Et, détournant les yeux, en hâte je frappai...
Elle me contempla d'un air plein de reproche,
Quelques gouttes de sang empourprèrent la roche...
Et de mon propre cœur, qui mourait dans mon sein,

Je compris que j'étais moi-même l'assassin.
Voilà pourquoi, trop lourde et mal ensevelie,
Je traîne dans mon corps une âme morte.

PÉLOPS

Oublie.
Ce ne fut qu'un mauvais rêve d'un soir d'été.
Réveille-toi; remets debout ta volonté
Qui, depuis lors, ne s'est plus jamais éveillée,
Et reprends avec moi ta route émerveillée.
L'acte seul vaut, le rêve est long, le temps est bref.

BELLÉROPHON

J'ai construit, pour voguer dans l'azur, une nef.
C'est vers un but très haut que se gonflent ses voiles.

PÉLOPS

Où veux-tu donc aller ainsi?

BELLÉROPHON

Dans les étoiles!
C'est là-haut qu'Elle attend enfin ce cœur ingrat
Et, quand je l'aurai vue, Elle pardonnera.

FIN



TABLE

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24332.

